

Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 11 (1933)

Artikel: La biographie de Jean-Étienne Liotard, écrite par son fils
Autor: Gielly, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-728036>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LA BIOGRAPHIE DE JEAN-ÉTIENNE LIOTARD, ÉCRITE PAR SON FILS

L. GIELLY.



A biographie manuscrite de Jean-Etienne Liotard, écrite par son fils, est citée par tous les écrivains qui se sont occupés du peintre genevois. Il est vraisemblable cependant que la plupart d'entr'eux ne l'ont jamais vue ni consultée. Seuls MM. E. Humbert, A. Revilliod et J. W. R. Tilanus¹, et M. Daniel Baud-Bovy², paraissent avoir eu une connaissance directe de ce document.

Nous avons eu la curiosité de le lire après eux et, non sans peine, grâce à l'aide de M. le prof. Dr. Tilanus, d'Amsterdam, nous l'avons retrouvé à Ede (Hollande) chez un des descendants de l'artiste, M. C. A. Liotard, qui nous a fort aimablement autorisé à le publier.

En vérité, ce manuscrit ne nous apprend rien qui n'ait déjà été exposé, sous une forme plus littéraire, dans les deux ouvrages que nous venons de citer. Cependant, MM. Humbert, Revilliod et Tilanus, dans leur étude d'ailleurs fort bien faite, ont négligé d'indiquer la source d'une quantité de faits et d'anecdotes concernant Liotard. Cette source, nous la connaissons désormais: c'est la biographie que nous a laissée le fils du peintre.

On sait que la valeur documentaire des souvenirs de famille est souvent douteuse et difficilement contrôlable. Pouvons-nous ajouter foi aux renseignements donnés par notre manuscrit? Nous avons en tout cas le droit d'affirmer que la plupart des dates qu'il indique sont corroborées par d'autres documents certains.

D'autre part, le manuscrit mentionne un grand nombre de portraits, commandés au peintre par d'illustres personnages. Liotard ne s'est pas vanté: plusieurs de ces portraits sont conservés aujourd'hui dans les collections publiques ou privées.

¹ J. E. HUMBERT, A. REVILLIOD et J. W. R. TILANUS, *La vie et les œuvres de Jean-Étienne Liotard*. Amsterdam, 1897.

² D. BAUD-BOVY, *Les peintres genevois*. Genève, 1903.

Quelques-uns que l'on croyait perdus viennent d'être découverts au château de Stupinigi (Piémont) par M. G. Oprescu¹; ce sont ceux de Louis XV et de la famille royale. Il ne faut pas désespérer d'en retrouver d'autres dont on ignore le sort actuellement, comme les portraits de Fontenelle, de Voltaire, du pape Clément XII et de divers prélates et diplomates.

Bref, les renseignements donnés par le fils du peintre et que nous avons pu vérifier par le moyen d'autres informations sont presque toujours exacts. On peut donc, dans son ensemble, accepter cette biographie avec confiance.

Nous avons dit qu'elle ne nous apportait rien de nouveau. Sur un point cependant, elle nous fournit une précision intéressante. L'auteur se proposait d'écrire un chapitre sur des « voyages à Paris, Genève et Vienne, 1756 à 1760 ». Cette indication nous permet de dater d'une manière à peu près sûre une série de portraits de la famille impériale d'Autriche, dont l'un, celui de Marie-Thérèse, se trouve au Musée de Genève et les autres au Musée de Weimar. Plusieurs critiques ont reporté ces œuvres à 1762, sur la foi de MM. Humbert, Revilliod et Tilanus qui prétendent que les pastels de Weimar sont datés de cette année. Or, aucun d'eux ne porte de date ! Notre biographie répare cette erreur et comble une lacune: le portrait de l'Impératrice Marie-Thérèse a bien été fait à Vienne, d'après nature, vers 1760.

La biographie de Liotard n'est pas un ouvrage conduit jusqu'à sa terminaison; elle se compose de fragments et l'auteur a laissé des feuillets presque blancs; sur quelques-uns même il s'est contenté de marquer des titres. Si nous avons respecté sa syntaxe, qui témoigne d'une certaine fantaisie, nous avons corrigé l'orthographe et la ponctuation qui en avaient grand besoin. Sans ces quelques pages dont les défauts sont évidents, mais dont on appréciera la vivacité et le pittoresque, la vie de Liotard nous serait restée à peu près inconnue: c'est dire son importance et son intérêt.

* * *

Jusqu'à ce qu'on l'envoie à Paris, de 1712 à 1723.

Jean Etienne Liotard, Citoyen et Bourgeois de Genève, y est né le . . décembre 1702. Son père était un bon négociant de la ville de Genève qui avait eu du bien, mais la Banque de Paris, soit Mississipi, le ruina; il fut obligé de vendre une belle et grande maison qu'il y possédait; il s'était réfugié à Genève lors de la Révocation de l'Edit de Nantes; il avait épousé une D^{11e} Le Sauvage dont il eut plusieurs enfants. Le troisième, Abraham Liotard, peintre, envoyé par son père à Paris, n'y fit pas grand progrès; il fut longtemps à Bergerac, puis revint à Genève, voulut commerçer, mais la nonchalance fut cause de sa ruine; il fit

¹ G. OPRESCU, *Bildnisse von Liotard in Stupinigi*, dans *Zeitschrift für bildende Kunst*, 1931-1932, p. 26 et sq.

banqueroute et son frère le prit chez lui jusqu'à sa mort, en 1775. L'aîné se maria jeune; son nom était Jean. Il épousa M^{me} Mussard.

Enfin son père, persécuté par tous ses parents et amis pour lui faire apprendre le dessin, lui dit qu'il consentait qu'il allât chez Monsieur Gardelle, maître de dessin, qui n'avait pas de bien grands talents, mais du moins celui de vouloir que ses écoliers eussent la plus grande exactitude. Liotard n'en dormit point de toute la nuit, tant sa joie était grande et, dès son premier dessin, il entendait déjà dire à ses voisins écoliers: « Oh ! vois-tu celui-là ! C'est son premier et il fait mieux déjà que tel et tel qui a quatre et six mois de leçons ! » Le sieur Gardelle exigeait que ses écoliers lui apportassent le trait fait chez eux des dessins qu'il leur remettait. Liotard lui en apporta un si exact que le maître le crut calqué; l'appliquant sur l'autre, il le trouva conforme et se mit en grande (colère) contre notre héros qui, pleurant à chaudes larmes, l'assura que cela n'était point. Le maître voulut qu'il en fit un en sa présence; il le fit et le désabusa. Il y resta quatre mois, dont trois furent pour le dessin et un pour la perspective et il en sortit aussi habile que son maître. Il se mit alors à peindre des portraits d'après nature¹, tant de sa famille que des autres personnes qui voulaient s'y prêter et, quand on les lui payait un mirliton, soit Louis au soleil, ou quelque bagatelle comme cela, il était bien content; et il en fit grand nombre pour rien. Plusieurs de ces portraits subsistent encore et l'on y admire le naturel le plus exquis, entr'autre le portrait de son frère jumeau, alors bien jeune et qui lui ressemble encore. Il était d'une timidité si excessive que, se trouvant un jour avec un nommé , assez mauvais peintre, demeurant à Genève et avec lequel son goût pour cet art lui avait fait faire une grande liaison, Mr. Y. y étant entré et qui désirait le connaître, il en partit brusquement et sans rien dire.

* * *

Séjour à Paris 1723 à 1735.

Enfin le père, persécuté de nouveau² par ses parents et amis de ne pas laisser périr les talents de son fils, consentit à l'envoyer à Paris en l'an 1723 où il le plaça chez Massé, excellent peintre en miniature et de grand renom mais qui n'avait aucun talent pour enseigner; il disait bien à son élève: « Cela est mal ou bien », sans dire quels défauts il y avait, ni lui enseigner à se corriger. Il avait pris un engagement avec lui de trois ans; il les passa à faire des copies, mais il en sortit au bout de ce temps, désespéré de voir qu'il n'y avait rien appris, malgré les plus brillantes offres que lui fit M. Massé pour le retenir et quoiqu'ayant à peine deux louis dans sa poche et n'osant en demander à son père de crainte

¹ Il en faisait déjà en miniature, émail, huile et pastel; quelqu'un lui ayant prêté un portrait de Petitot en miniature, il le copia si bien que le Sr. Peintre qui le lui avait prêté ne sut pas reconnaître le sien.

² La raison de ses dégoûts était que l'aîné, qui y était depuis longtemps, coûtait beaucoup et n'avancait pas.

qu'il ne s'irritât encore contre lui, en apprenant qu'il avait quitté son maître; heureusement un parent bénin lui fit parvenir . . . livres, qui le soutinrent jusques à ce qu'il fit connaissance avec un intendant de M. le Comte de Lavan, dont il peignit gratis la nièce, contre son engagement de faire ses efforts pour lui procurer de l'ouvrage. Pendant qu'il la peignait, entre un peintre d'histoire qui, voyant la précaution, la prudence avec laquelle il peignait, après l'avoir regardé quelque temps, s'impatienta et dit: « Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on doit peindre ! » Le timide Liotard dit: « Eh bien, Monsieur, voilà mes pastels, montrez-moi vous-même comme il faut faire ». Le peintre prend les pastels et en peu d'instants gâte toute la ressemblance et ne fait qu'une jolie tête, et de s'admirer ! Liotard y apprit à faire plus vite et fit un autre portrait. L'intendant tint parole et le présenta à la veuve du Comte, qui lui fit faire le portrait en miniature de . . . Il eut bien de la peine à la contenter, étant fort chicaneuse, mais enfin il en vint à bout; celle-ci lui en procura un autre, et celle-là encore, et ainsi de suite jusques à ce que, enfin, toute la Noblesse voulait avoir des portraits de sa main. C'est ici que, si Liotard avait su faire, il aurait fait une fortune immense, si, peu à peu, il avait haussé ses prix, qu'il eût augmenté sa maison et aurait fait venir les personnes chez lui pour être peintes; mais il peignait chez les gens et allait à pied; la plupart ne le payait point. Il fit le portrait de Fontenelle, fort ressemblant, et celui de Voltaire. Ces deux portraits admirables rendaient leur air poète et spirituel. Il eut une intrigue avec M^{me} de l'Isle, sœur du fameux géographe, sous les yeux de la mère et de son consentement; sans se marier, il en eut un enfant dont la mère eut soin; mais cet enfant mourut jeune. Il fit depuis Paris deux voyages à Genève; son père le préférait aux autres parce qu'il s'était poussé par lui-même. Il fit entr'autre une fois le chemin de Paris à Châlons à pied.

Se trouvant un jour à . . . avec M. Lemoine, premier peintre du Roi, il lui montra la miniature qu'il venait de faire d'une demoiselle. « Me permettrez-vous, Monsieur, lui dit celui-ci, de vous en dire librement mon avis ? » — « C'est ce que je vous demande, lui répondit vivement Liotard » — « Eh bien ! Monsieur, ne peignez jamais que d'après nature, car je ne sache personne mieux en état de la bien imiter que vous ». Puis, la montrant à ceux qui étaient là présents, il leur en fit remarquer la beauté, ce qui causa une grande joie à notre jeune élève, dont la réputation s'étendit toujours de plus en plus. Il était si exact dans ses copies que quelqu'un lui ayant prêté un ancien tableau de grand maître à copier, il imita même l'air antique de cet ouvrage, tellement qu'à peine distinguait-on l'un de l'autre.

Dans l'autre de ses voyages de Paris à Genève, il s'arrêta en revenant à Lyon dans la famille de ses neveux Lavergne, dont il fit plusieurs différents portraits¹. Il en fit aussi de plusieurs personnes et il y avait beaucoup d'ouvrage. Mais M. Le Normand, mari de la depuis M^{me} Pompadour, dont il avait fait le portrait, lui ayant écrit qu'il lui gardait le portrait du Roi, il l'entendit comme il serait assez naturel de l'entendre et partit pour Paris;

¹ Dans le chemin, accident arrivé à la Liseuse, en passant une rivière.

mais ce n'était encore rien moins que cela. Il fit un tableau d'histoire pour disputer le prix de l'Académie, mais on appela défaut de peinture de ce qu'il n'y avait pas trop de figures et, quand on parla de leur beauté, on dit que c'était un peintre de portrait et qu'il n'était pas étonnant qu'il fit de belles têtes.

* * *

Son voyage à Naples et Rome. Départ en voyage de Constantinople, de 1735 à 1738.

Il profita de l'occasion et suivit M. de Puissieux jusques à Naples. Cependant l'ambassadeur avait séjourné assez de temps à Rome pour qu'il y eût pu faire déjà plusieurs portraits et entr'autre celui de qui lui donna une lettre de recommandation pour Si Liotard n'avait pas été si timide, il l'aurait pu mettre à profit, car celui-ci qui était premier Ministre du Roi de Naples, lui offrit de faire tout ce qu'il pourrait pour lui; mais Liotard se contenta de lui faire un compliment; il aurait pu lui demander de peindre le Roi, depuis celui d'Espagne. Il fit là plusieurs portraits, puis, quatre mois après, il retourna à Rome et y arriva huit jours avant Pâques 1736. Il y fit le portrait de plusieurs cardinaux, du Prétendant d'Angleterre (qui s'en dit le Roi) et de toute sa famille. Un jour, le Prétendant lui dit: « Liotard j'ai deux portraits de ma femme qui ne sont pas trop bons; pourriez-vous m'en faire un qui soit mieux ? ». Liotard promit de faire tout ce qu'il pourrait; il s'informa autant qu'il put des domestiques et de tous ceux qui l'avaient connue comment elle était faite, recueillit leurs idées et fit son portrait. Quand il le montra au Prétendant, celui-ci s'étonna; il voulait absolument croire que Liotard avait connu sa femme, car le portrait était aussi ressemblant qu'il pouvait être, et il ne pouvait croire que ce fut la copie des deux autres tableaux qui même ne se ressemblaient pas l'un à l'autre.

Un jour, un nommé Le Blanc, sculpteur en médailles, et de Genève, vint voir Liotard et lui dit: « Je voudrais bien pouvoir avoir une séance du pape pour un médaillon que je voudrais faire de lui. — Mais, lui répond Liotard, je voudrais bien aussi moi-même pouvoir le peindre pour moi et comment voulez-vous que je le fasse pour vous ? — Oh ! si fait ! je sais que vous le pouvez, répond l'autre; vous avez tant de connaissances pour cela; faites-moi ce plaisir. — Je ferai ce que je pourrai, mais je ne réponds pas de l'événement. » — « Allez toujours, j'en suis sûr. » Il dit le tout en triolant et d'une façon à dégoûter et irriter tout autre que Liotard, qui s'en alla là-dessus chez l'évêque Biancheri, dont il avait fait le portrait et le pria de vouloir bien s'employer pour lui obtenir une séance du pape. « Revenez dans huit jours, répond l'évêque, et je verrai ce que je pourrai faire. » Liotard revint et l'évêque lui donne ordre de venir le lendemain et que le Pape lui donnerait séance. Il s'y trouva avec Le Blanc et fit d'abord un simple dessin fort ressemblant à deux crayons, n'en demandant pas davantage; mais Le Blanc qui n'était pas content de cette première séance, revint persécuter Liotard pour une nouvelle. Il l'obtint encore par le moyen de l'évêque et, ayant apporté un velin prêt, il fit le portrait en pastel de Sa Sainteté. C'était

Clément XII, de la famille Corsini, d'un âge fort avancé et aveugle. Ce vieillard se prit à lui dire: « S'io fossi pittore, non vorrei pinger Papa — Ma perchè, Vostra Santità ? — Perchè, quando sono morti, andano ai Cacatori ! »

Un jour d'hiver, il entra dans un café et s'assit dans le fond à côté de la cheminée; plusieurs Anglais y étaient et parlaient ensemble d'une copie de la Vénus de Médicis, faite en miniature, convenant que c'était la meilleure qu'ils eussent vue. « Messieurs, dit-il, en s'approchant, n'est-ce pas M. Heiman qui la possède ? — Oui. — Ne l'a-t-il pas achetée à Paris, de Liotard ?. N'est-elle pas peinte sur ivoire, en ovale, avec une main et de telle grandeur ? — Oui, répondirent-ils tous. — Eh ! bien, Messieurs, je m'appelle Liotard et c'est moi qui l'ai peinte, leur dit-il. » Ces messieurs lui donnèrent de grandes louanges et témoignèrent avoir grande envie de le connaître, et surtout l'un d'eux, nommé le chevalier Ponsomby; mais ils étaient sur leur départ pour Florence et ils témoignèrent être bien fâchés de ne pas pouvoir cultiver leur connaissance. Quelques mois après, le Chevalier le rencontre dans la rue: « Ah ! monsieur, s'écrie-t-il, je vous cherche par mer et par terre; où demeurez-vous ? — Je vais vous y mener, répond Liotard. » Il le conduit et le Chevalier achète d'abord plusieurs ouvrages et lui dit: « Nous sommes trois ou quatre qui avons loué un vaisseau pour faire le voyage de Constantinople; seriez-vous curieux de le faire avec nous ? » Comme il voyait que Liotard hésitait: « Attendez, j'en parlerai à mes compagnons et, pendant cela, vous vous déciderez ». Deux jours après, il revint d'un air gai vers lui, disant: « Eh ! bien, monsieur, serez-vous des nôtres ? » Liotard qui en avait parlé à ses amis qui, tous, le lui avaient fort conseillé, répond: « De tout mon cœur, et je suis prêt à partir quand vous voudrez ». Ils ne partirent pourtant qu'un mois après.

* * *

Séjour de Constantinople et voyage en Moldavie. 1738 à 1743.

Il partit de Naples le 3 avril 1738 sur le vaisseau nommé Cliston Cape Doran. Ses compagnons étaient Milord Sandwich, le Chevalier Ponsomby, depuis Milord Bessborough, Mr. Makie, écossais, Mr. Neltrope, gentilhomme anglais, et M. Fralich, Suisse, gouverneur de Milord Sandwich. Ils passèrent d'abord à Capri, à Messine, à Syracuse, à Malte, à Milo, à Paros, à Antiparos, dont il ne vit pas la grotte, faute de conducteur. De là, ils relâchèrent encore à Délos, puis à Chio, à Smyrne, puis enfin à Constantinople. Les messieurs anglais avec lesquels il y était arrivé, après s'y être arrêtés quelque temps, firent le projet d'aller encore au Levant et dans l'Egypte; mais le Chevalier Fackner ayant demandé à Liotard s'il voudrait rester avec lui à Constantinople, il répondit qu'il le ferait volontiers mais qu'il était obligé de suivre les messieurs avec lesquels il était venu. Mais le Chevalier lui offrit de se charger d'engager ses compagnons à le laisser à Constantinople. Liotard le laissa faire; il obtint d'eux qu'il resterait, ce qui réjouit fort Liotard. Il y fit le portrait de presque tous les Ambassadeurs envoyés des puissances de l'Europe à la Porte et de plusieurs autres per-

sonnes; il y fit même le portrait d'un Sadica Aga et de son frère et fils; il aurait bien voulu avoir le portrait de sa femme mais, dit-il à Liotard: « Il serait inutile de le lui proposer; je sais qu'elle ne le voudrait pas ». Il y fit aussi le portrait du comte de Bonneval, appelé en Turquie Achmet Pacha. Il voulut un jour essayer de mettre l'habit turc et, cet équipage lui plaisant, il le garda quelques jours, mais un jour que l'ambassadeur d'Angleterre donnait un bal, il crut devoir reprendre l'habillement français; justement, ce jour, il soufflait un vent froid et violent, de sorte qu'il souffrit beaucoup du froid en allant et en revenant, de sorte qu'il jura, disant: « Chien d'habillement, je ne te remettrai plus. » Et il tint cet irréversible serment; dès ce jour, il le posa et ne voulut plus changer, mais il portait toujours la perruque et le chapeau, parce que c'est ce qui doit distinguer les Francs des autres. Il y fit connaissance avec la fille d'un ; elle se nommait Mimica et, un de ses amis voyant qu'elle lui plaisait, lui proposa de l'épouser; il y consentit. Celui-ci en parla à la mère qui parut y donner les mains; la fille l'aurait accepté si un autre amant d'un rang plus élevé n'avait fait changer la mère, qui refusa de donner sa fille à notre peintre. Il fit encore le portrait d'un fils d'un autre Turc, nommé Suleiman Aga; le Tefterdar lui-même fut curieux de le voir dessiner et Liotard dit que, si un tel, qui était assis, voulait ne pas se remuer, il le dessinerait; le Tefterdar le lui fit dire et, pendant plus de deux heures que travailla Liotard, il ne bougea pas même le bout des lèvres ni les yeux, tellement qu'il pouvait à peine se remuer quand ce fut fini. Il fit ainsi grand nombre de dessins d'après nature d'hommes turcs et de femmes grecques. Le prince de Moldavie ayant entendu parler de lui à Constantinople, où il était, s'y fit peindre d'abord par lui et ensuite le fit venir à sa Cour, à Jassi, et lui fit faire son portrait, ceux de sa fille, de sa femme et du patriarche de Jérusalem. Il y était arrivé le 15 octobre 1742; il y resta dix mois et demi, qu'il employa à faire pour le prince les dessins de tous les Vodas qui avaient régné précédemment en Valaquie; celui-ci se nommait Constantin Mavrocordato, prince doux et bon; il aimait les sciences. Liotard ayant remarqué que tous les grands du pays portaient tous la barbe et, ennuyé de se raser, il essaya de la laisser croître. Dès que l'on s'en aperçut, étant invité aux noces d'un des seigneurs, ils le félicitèrent tous de ce qu'il laissait ainsi croître sa barbe et ils lui firent tant d'accueil que Liotard prit dès lors la résolution de la garder. Il resta ainsi dix mois en Valaquie, fort estimé du Prince qui, pour le payer de ses ouvrages, crut lui faire un grand présent que de lui donner , ce qui dans ce pays est beaucoup, dans un plat d'argent; mais, ayant appris que ce n'était pas suffisant, il lui fit payer ce qu'il demanda et les frais de son voyage.

* * *

Séjour de Vienne, de Venise et retour à Genève. 1743 à 1745.

Au bout de ce temps, Liotard partit et, traversant la Transylvanie et la Hongrie, arriva à Vienne le 2 septembre 1743. Il y trouva quelques Genevois qui lui dirent: « Que voulez-vous faire avec cet habillement et cette barbe ? Vous verrez, vous ne peindrez

personne ! — Je m'en moque, répondit-il; si l'on ne veut pas de moi, je m'en retourne ». Il y avait justement le lendemain un bainemain auprès de Marie-Thérèse, reine de Hongrie, épouse de François de Lorraine, Grand-Duc de Toscane. Liotard eut cet honneur comme les autres grands seigneurs, mais, par l'affluence de monde, la Reine ne s'aperçut pas de lui; mais le Grand Duc, qui était derrière lui, le vit et demanda à un Hongrois qui était à ses côtés qui c'était; celui-ci qui avait été à Constantinople lui dit que c'était un peintre fameux qui en était nouvellement arrivé. « Dites-lui, répond le Grand-Duc, qu'il me vienne voir demain avec de son ouvrage ». Le Hongrois n'y manqua pas, et Liotard encore moins. Le Grand-Duc ayant admiré les dessins: « Ce n'est pas tout, il faut que la Reine les voie. — Je ne demande pas mieux », répond Liotard.

Effectivement, la Reine les vit et en fut contente. Là-dessus, il lui demanda la permission de la peindre. « Oui, répondit la Reine, pourvu que ce soit quand je monte à cheval, quand je dîne ou quand j'écris... — Que Votre Majesté me pardonne, répond Liotard, mais il m'est impossible de le faire ainsi; cela me paraît trop difficile pour oser l'entreprendre. » Et comme elle ne répondait pas encore positivement, il continua: « Mais Votre Majesté ne sait pas une chose, c'est que, à la vue de mes dessins est attaché le privilège de peindre ceux qui les voient. — Oui-da, répondit-elle, je ne le savais pas; eh bien, si le Grand-Duc se fait peindre, je me ferai peindre aussi. » Il y consentit et Liotard les peignit tous deux; il peignit aussi l'Impératrice-Mère, le prince Charles de Lorraine, frère du Grand-Duc, la sœur de l'Impératrice, la Duchesse Charlotte, et Marianne, l'aînée des Archiduchesses. Un Genevois de ses amis lui conseilla de se faire bien payer de tout ce qu'il ferait à Vienne et, en conséquence, de 12 qu'il prenait à Constantinople, il en demanda trente. Toute la noblesse se récria contre cette augmentation et l'on ne voulait rien lui donner à faire. Enfin, étant allé faire sa cour à la Grande Maîtresse de la Reine, un jour qu'il y avait grand monde, le Général ... qui y était, l'approchant, lui dit: « L'on m'a dit que vous aviez peint la Reine et si bien réussi; auriez-vous de votre ouvrage ? ». Liotard lui montre deux miniatures; il en prend une sur le champ et lui compte trente Le lendemain, trente personnes envoyèrent se faire inscrire chez lui pour avoir des copies. Il s'était associé un M. Serre, peintre de miniatures, avec lequel il partageait son gain; mais ayant pris ensuite un nommé Coclér, peintre passable, pour ébaucher les peintures en pastel que l'on leur commandait en grande quantité, il en enleva pour lui une copie et, les donnant à meilleur marché, il enleva à Liotard toutes ses pratiques. C'est de ce peintre que sont la plupart des pastels que l'on donne à Vienne pour être de ses ouvrages et qui ne sauraient l'être, n'en ayant fait au plus qu'une dizaine. Le Comte de Weissenwolf, entr'autres, demanda une miniature à Liotard pour mettre à la place d'une autre, mauvaise, que l'Impératrice lui avait donnée au milieu d'un ordre de enrichi de diamants. Quand Liotard le lui reporta, il se trouva un petit vide entre l'ivoire et la bordure que le comte remarqua en le recevant et il demanda s'il n'y avait pas de remède. « On pourrait, dit Liotard, y mettre un peu d'or. » Il le lui remit encore, le priant qu'il le lui fit remettre le lendemain matin. Liotard court en diligence à la Cour pour voir la cérémonie que l'Empereur faisait dans cet

instant de sacrer des Chevaliers de l'ordre de Saint-Etienne; traversant fort vite des corridors remplis de monde, il perd ou on lui vole le bijou. A son retour il cherche son bijou et ne le trouvant point, il court chez le comte, lui dit son accident et le prie d'envoyer son domestique, (ajoutant) qu'en nantissemement de sa valeur il remettra d'abord tout ce qu'il a chez lui en argent comptant. Le comte s'emporte, dit qu'il n'est pas possible qu'il l'ait ainsi perdu et jette un soupçon si odieux sur notre honnête peintre que celui-ci, au désespoir, pleurant amèrement, le prie de suspendre son jugement et de s'informer si, partout où il a été, on lui ait imputé la moindre action semblable. A la fin le comte s'apaise en disant: « Il faut que l'Impératrice en soit instruite ». Liotard court chez M. Laugier, Médecin de la Reine alors, et celui-ci en écrit un mot à sa fille, dame d'honneur de la reine, qui le dit à S.M. Liotard y étant accouru, dès que la reine sut qu'il était dans son antichambre, elle le fit venir et alla au-devant de lui et, le voyant en larmes, lui donna de si bonnes paroles qu'elle le consola tout-à-fait. Il s'en retourna content chez son ami Laugier. Un coureur lui apporte alors ce billet de la dame d'honneur: « Liotard s'en est allé bien vite; dites-lui que quelque chose l'attend à la Cour de la part de l'Impératrice ». C'était un bijou pareil à celui qu'il avait perdu et on le lui remit en disant que Sa Majesté, sensible à son affliction de la perte du comte, l'avait chargé de lui remettre celui-ci. Liotard, sensible à tant de générosité, fit un voyage à Venise pour procurer à la Cour de Vienne d'y établir un lotto pour le compte de la Courone. Il y vend une Stoubmensch au comte Algarotti, pour le roi de Pologne. Mot de l'Impératrice au sujet de ce tableau. Il y peint Milord Holderness. Il va chez un noble Vénitien. Il a une maîtresse. Il retourne à Vienne. On n'accepte pas le lotto, crainte de charger le peuple. Il y travaille. La Napolitaine. Il est ennuyé de partager ses peines avec Serre et demande à la reine la permission de suivre l'Empereur, son époux, au Sacre de Francfort. Il y va donc à la suite de la Cour, voit la cérémonie. Appelé par une compagnie de seigneurs qui résidaient dans une petite ville pas loin de Bâle, il y fut¹ et bientôt l'amour de la patrie prenant le dessus, sur la demande que lui avait envoyé faire l'Impératrice s'il ne reviendrait pas à Vienne, il ne peut résister au désir qu'il avait d'y rentrer et y parut à la grande satisfaction de ses concitoyens, qui lui accordèrent un honneur bien grand, unique: tous les membres du Conseil des Vingt-cinq le vinrent visiter les uns après les autres. Liotard ignorait que ces sortes de visites se devaient rendre; il n'en rendit aucune et diminua par là peut-être la grande opinion qu'on y avait de lui².

¹ Il fit connaissance à Francfort avec la jeune princesse de Hesse-Darmstadt qui le fit venir à sa Cour pour la peindre. Etant un jour allé voir, hors de ville, un enterrement qui s'y fait d'une manière assez extraordinaire, il s'assembla autour de lui une immense quantité de monde et il dit à celui qui le conduisait s'il n'y avait pas un chemin de traverse pour éviter la foule. Il lui fit prendre un chemin étroit et de traverse, où la multitude se pressa tellement que cela commençant à l'incommoder, il s'avisa de se tourner tout d'un coup. Cela jeta une telle frayeur parmi eux que, voulant fuir, ils se jetèrent les uns sur les autres et la plupart tombèrent par terre et le laissèrent continuer.

² A Genève, un jeune homme le suivait sans cesse et était à côté de lui. Il se retourne et le regarde fixement. Celui-ci s'écrie « Queux yeux ! » et s'enfuit.

Après y avoir séjourné quelque temps, il passa à Lyon, puis retourna à Paris. Il eut un si prodigieux concours d'ouvrages et son activité était telle qu'il gagnait chaque année plus de trente mille livres. Il avait grand train, équipage et une maîtresse, nommée Raymond, qu'il entretenait chez sa couturière et de laquelle il eut Il fit le portrait du Maréchal de Saxe; ce fameux général, qu'on avait peint plusieurs fois sans réussir, dit, en le voyant: « Pardieu, c'est moi, cela ». Quelque temps après, il envoya prier Liotard de lui indiquer une tailleuse qui put faire un habit turc à une Mauresse qu'il avait; Liotard lui indiqua la sienne; quand elle eut fini son ouvrage, elle vint vers Liotard, le priant de l'accompagner chez le Maréchal, car elle craignait et n'osait parler; il y consentit. Quand il y fut, le Maréchal lui dit: « La Dauphine m'a prié de lui faire voir mon portrait, mais je crains en le faisant porter qu'on me le gâte; comment faut-il m'y prendre ? ». Liotard le pria de l'en charger; le Maréchal y consentit et le fit conduire à Versailles au jour marqué. Il prit encore avec lui le portrait d'une de ses nièces, peinte lisant une lettre, et celui d'une dame de la Cour. C'était après le repas du Dauphin qui s'était déjà retiré dans son Cabinet. Sitôt que la Dauphine a vu les tableaux, elle prend celui de la dame et court le porter au Dauphin qui, après l'avoir admiré (car il était en différend avec sa femme qui la soutenait jolie et lui non), vint voir les autres. « Oh, dit la Dauphine, il faut que mes sœurs voient cela. » Elles arrivent avec une autre dame d'honneur de la Reine qui, les ayant admirés, dit: « Eh, mais cela est bien joli; voilà une jolie créature, en parlant de la liseuse, et la Reine a-t-elle vu cela ? — Non, Madame. — Oh, il faut qu'elle les voie. — Je voudrais bien, Madame, que ce pût être bientôt, ayant beaucoup d'ouvrage. » La dame parla à la Reine, qui les vint voir en compagnie de toute la famille royale. Après les avoir examinés, elles s'assemblèrent et conférèrent ensemble. Le résultat fut de dire à Liotard de revenir le lendemain et d'apporter tout ce qu'il faudrait pour les peindre. Tel fut l'acheminement à ce que Liotard fit le portrait de toute la famille royale, d'abord de l'Infante, cinq fois d'après nature, et deux fois de plusieurs autres dames de cette famille. Enfin, il fit le portrait du Roi Louis XV. Mesdames de France lui en ayant parlé et témoigné être contentes des leurs, il ne parut pas s'en soucier alors, mais quand Madame de Pompadour lui eut dit: « Vous devriez vous faire peindre par ce peintre puisqu'il attrape si bien les ressemblances », alors il se fit peindre et ensuite une autre fois de son plein gré, sans que personne l'y engageât, il se fit peindre. Il fit aussi celui de Madame de Pompadour, mais il ne la cultiva pas comme il l'aurait dû, la fit attendre pour lui remettre le portrait et c'est ce qui fut la cause qu'il perdit une puissante protectrice, qui lui aurait fait faire sa fortune, s'il avait su en profiter et qui, du moins, l'aurait fait payer comme on le devait des ouvrages qu'il avait faits pour la famille royale; il ne l'aurait pas été du tout s'il ne s'était justement fait un emprunt de viager et ayant demandé qu'on le payât en cette monnaie, il le fut quoiqu'à la moitié de ce que l'on paie ordinairement.

Les maîtres peintres de Paris, jaloux de ses succès, firent saisir par deux fois ses ouvrages. La première fois, le Lieutenant civil, qui le connaissait, lui fit obtenir un délai d'un an et, à la seconde fois, il acheta la maîtrise. On ne manquait pas d'attribuer ses succès

à son habillement. Quand on dit cela au Lieutenant, il répondit: « Je ne lui en donne que pour deux mois, si cela est tout son talent ».

* * *

A Londres et son mariage en Hollande. 1750 à 1756.

Il resta quinze ans à Paris et ensuite il partit pour l'Angleterre. Il y retrouva son ancienne connaissance, le Chevalier Ponsomby, qui était devenu Lord Pair d'Angleterre, sous le nom de Comte de Bessborough et qui lui procura beaucoup d'ouvrage. Il fit le portrait du prince de Galles, de la famille royale et de plusieurs seigneurs distingués de cette Cour. En allant dans les rues de Londres marchant, un jour, un jeune garçon osa le suivre sans cesse et enfin lui tirer la barbe; il voit qu'il y a peu de monde là présent, se tourne et lui donne un soufflet. Sa peur fut telle qu'il tomba par terre et y resta longtemps sans sentiment.

Il passa de là en Hollande.

A Paris, à Genève et à Vienne. 1756 à 1760.

Retour. Voyages à Paris, Londres et retour. 1763 à 1774.

